

QU'EST-CE QUE LE MONDE ? ÉTUDE SÉMANTIQUE

WHAT EXACTLY IS THE WORLD? A SEMANTIC SURVEY

Sémir BADIR

F.N.R.S. – Université de Liège

(semir.badir@uliege.be)

Résumé. Cette étude présente une analyse de la notion de monde comme celle-ci se trouve décrite par l'article que le *Trésor de la langue française*, bénéficiant du travail réalisé par les dictionnaires antérieurs, a consacré au mot *monde*. On s'attache dans un premier temps à dégager les liens sémantiques, pour l'essentiel synecdochiques, existant entre les vingt-trois définitions que compte l'article. Comme ces définitions établissent et hiérarchisent pour le mot divers sens et acceptions, on montre ensuite les effets sémantiques produits par leur ordre de présentation. Finalement, une hypothèse est formulée quant au noyau sémique de la notion, laquelle exprime par afférence socialement normée la possibilité de se situer dans un environnement géographique ou social ainsi que de se l'approprier. Une analyse componentielle, conforme à la méthode exposée dans *Sémantique interprétative*, du sémème « monde » dans les locutions verbales visera à confirmer le bien-fondé de cette hypothèse. Cette étude cherche en outre à éclairer de manière critique l'usage que la philosophie, et la théorie littéraire à sa suite, ont fait de la notion de monde, cette critique lui servant dès lors de cadre général d'argumentation.

Mots-clés : Monde, théorie littéraire, philosophie, analyse componentielle, appropriation

Abstract. This study presents an analysis of the notion of world as it is described in the article that the *Trésor de la langue française*, after previous dictionaries, has devoted to the word *monde*. The first step is to identify the semantic links, mostly synecdochic, that exist in all twenty-three definitions. As these definitions establish and rank various senses and uses, we then show the interpretative biases caused by the order chosen for their presentation. Finally, a hypothesis is formulated about the semantic core of the notion, which expresses by socially normed afférence the possibility to situate oneself in a geographical or social environment and to appropriate it. In accordance with the method outlined in *Sémantique interprétative*, a componential analysis of the sememe “monde” in set phrases will aim to confirm the validity of this hypothesis. This study also seeks to shed critical light on the use that philosophy (subsequently literary theory) makes of the notion of world, and uses this criticism as a general framework for argumentation.

Keywords: World, literary theory, philosophy, componential analysis, appropriateness

1. Introduction

En théorie littéraire, il n'est pas rare de rendre compte de la fiction par son pouvoir à faire des « mondes » (PAVEL, 1986 ; RYAN, 1991 ; DOLEŽEL, 2010). Ces mondes sont supposés être en rapport mimétique avec le monde réel, ce qui semble suffire à justifier leur désignation. S'y adjoignent des notions de « monde imaginaire » (BESSON, 2015), de « monde parallèle »

(LIROY, 2006 ; LEPELTIER, 2010) et surtout de « monde possible » (LAVOCAT, 2010), cette dernière notion étant empruntée à la philosophie.

Cependant, au contraire du mode de présence du monde réel, la littérature est uniquement composée de mots, mots dont on impute rarement un rapport mimétique avec le monde ou avec la réalité. Ce mimétisme peut se trouver, il est vrai, dans d'autres formes artistiques, typiquement celles qui produisent des images, animées ou non (dessin, bande dessinée, cinéma, roman-photo, etc.), pour lesquelles on table sur une perception visuelle (et auditive, dans le cas du cinéma) commune au monde réel et aux mondes fictionnels. Mais l'assurance de ce rapport reste faible, en vérité, car le monde réel se présente soit difficilement soit rarement à nos yeux. Le simple test d'une recherche sur Google suffit à le démontrer : de façon prépondérante, les images que le moteur de recherche offre pour le mot d'entrée « monde » sont de trois grands types : des cartes graphiques de la surface de la terre, des vues de la planète Terre depuis l'espace, et des synthèses de ces deux premiers types, à savoir des globes terrestres. Sans jouer à l'idiote, on se dit que ces images ne sont pas pertinentes, du moins pas nécessairement, pour informer le rapport à poser entre les mondes fictionnels et le monde réel. Lorsque la recherche est opérée à partir du mot d'entrée « monde réel », la variété des images proposées par le moteur de recherche devient assurément beaucoup plus large. Mais la raison en est simplement que les images présentent alors autant le réel que le monde. Or l'expression « monde réel » s'emploie vraisemblablement parce qu'on admet la possibilité que celui-ci soit mis en rapport avec d'autres sortes de monde, c'est-à-dire que la détermination par « réel » rend la *notion* de monde disponible à d'autres usages, ces usages que met justement à mal la recherche sur Google, puisque, par défaut, ainsi qu'on s'en avise, la recherche à partir du mot « monde » renvoie sans faille à une sorte unique de monde, à savoir « le monde » tout court ou « monde réel ». En effet, qu'il y ait des différences entre mondes fictionnels et monde réel n'est nullement en question — c'est de ces différences que discutent interminablement les théoriciens de la littérature. Mais les similitudes, dont l'hypothèse est bien nécessaire pour rapprocher les deux sortes de monde et, plus généralement, pour justifier l'usage multiple qui est fait du *mot* « monde », supposent quelque chose de commun, quand bien même ce commun dénominateur ne se verrait ni ne s'entendrait.

Sans vouloir m'appesantir là-dessus, je prendrai le temps d'évoquer un essai de Nelson Goodman, *Ways of Worldmaking* (1978), traduit en français sous le titre *Manières de faire des mondes* (1992). Cet ouvrage a été déterminant dans la réception que les théoriciens de la littérature ont eu de la théorie des mondes possibles, mise à l'honneur dans les années cinquante par les travaux d'un logicien, Saul Kripke, à partir d'une idée philosophique de Leibniz et poursuivie depuis en logique modale¹. Le philosophe américain cherche à appliquer les concepts de la logique propositionnelle aux « langages » de l'art, en considérant en particulier, dans le premier chapitre de cet ouvrage, le moyen d'appliquer la notion de monde aux œuvres artistiques. Les questions qu'il pose à cette occasion sont robustes ; retenons-en quelques-unes : « En quel sens au juste y a-t-il plusieurs mondes ? [...] De quoi les mondes sont-ils faits ? Comment sont-ils faits ? » (GOODMAN, [1992] 2006, p. 16)². Mais les réponses fournies ne nous paraissent pas aussi solides. Les cinq grandes « manières de faire des mondes » répertoriées (composition et décomposition, pondération, agencement, suppression et supplémentation, déformation) ressortissent, dirait-on, d'une pensée topologique et s'appliqueraient à n'importe quel ensemble, n'importe quelle

1. Pour une présentation succincte de cette tradition logique et de sa réception en théorie littéraire, voir LAVOCAT (2009).

2. "In just what sense are there many worlds? [...] What are worlds made of? How are they made?" (GOODMAN, 1978, p. 1).

entité quantifiable et mathématisable. Elles désignent bien des *manières*, puisqu'on en compte au moins cinq, et des manières de *faire*, éventuellement compatibles avec la fiction (on se rappelle que *fiction* vient de *fictio* qui signifie notamment "action de composer, d'agencer"). Mais que ce soient des *mondes* qu'il y ait lieu de faire par ces manières n'entre pas réellement en question, celle-ci est jugée avant que d'avoir été posée : pourvu que vous ayez à votre disposition des manières de faire des ensembles, vous seriez en droit, semble-t-il, de considérer ces ensembles comme des mondes. Telle est bien d'ailleurs l'intention de Goodman, puisque celui-ci présente sans difficulté des variations de Brahm's, un tableau non figuratif de Mondrian et un ensemble mathématique uniquement composé de points pour des exemples de monde (GOODMAN, [1992] 2006, p. 35, 39 & 25 resp.).

La présente introduction nous conduit à émettre deux soupçons. Le premier, à l'égard de Goodman et des théoriciens de la littérature qui ont enchaîné leurs réflexions aux siennes, est que la notion de monde comme elle se trouve employée par eux est trop abstraite et générale, trop « puissante » (ainsi qu'on le dit des théories dans l'épistémologie des sciences), pour saisir adéquatement l'incidence du monde, avec les interprétations que son usage implique, dans les œuvres littéraires comme dans les films et les bandes dessinées.

Le second soupçon, plus grave, est que la notion philosophique de monde *dénature* le sens ordinaire que connaît ce mot. Je rejoins ici l'attitude défiante adoptée par John Austin (1962) à l'égard de la démarche philosophique, pointant du doigt la tentation, trop souvent risquée, de déformer l'usage de mots ordinaires en fonction de questions que ces mots ne sont pas aptes à formuler. On pourrait douter qu'un monde soit jamais à « faire » ; l'usage ordinaire envisage seulement que d'aucuns veuillent le *refaire* — et c'est tout autre chose, ainsi qu'on va s'efforcer de le montrer.

Ces soupçons ne seront pas précisément « vérifiés » dans les pages qui suivent. On trouvera cependant de quoi les raffermir, tout en dirigeant vers d'autres points d'intérêt l'usage que la notion de monde peut connaître pour la théorie littéraire.

2. Le monde des dictionnaires

On se propose dans cet article d'effectuer une étude sémantique de la notion de monde *en langue*, en l'occurrence pour la langue française. L'étude part du principe que les dictionnaires dits « de langue », justement, produisent les usages les plus représentatifs de la notion de monde dans la langue commune. Autrement dit, les définitions dictionnairiques rattachées au mot *monde*, avec le répertoire des différentes locutions dans lesquelles ce mot est pris, offrent, au minimum, une variété de sens possibles dont on présume, sauf cas d'homonymie, qu'ils s'articulent autour d'un fondement commun. Ce noyau de sens n'a pas besoin d'être actif avec constance dans la totalité des usages du mot, mais il faut au moins pouvoir déceler une certaine « insistance » sémantique autour de laquelle ces usages gravitent, s'articulent les uns les autres et spécifient l'emploi du mot *monde* par rapport à d'autres mots au sens voisin, tels que les mots *univers* et *civilisation*.

Si l'on prend par exemple le *Dictionnaire de la langue française* d'Émile Littré, on s'aperçoit que la notion de monde y connaît une polysémie étendue. Pas moins de vingt-huit sens sont répertoriés à l'entrée de ce mot (LITTRÉ, 1874, p. 602-606). Le dictionnaire ne donne guère à voir d'organisation de ces sens. On ne saurait déterminer s'ils se hiérarchisent en sens principaux et secondaires, ni comment ils le feraient, selon quels liens sémantiques de dérivation,

même si, çà et là, Littré donne une indication (« dans un sens particulier », « hyperboliquement », « par exagération »...) pour interpréter ce lien.

Une étude sémantique doit se donner les moyens d'établir ces liens et, par là, de hiérarchiser les sens. La *Sémantique interprétative* de François Rastier pourvoit à ces besoins théoriques, en précisant la façon dont les outils conceptuels mis à disposition interviennent dans le cadre d'une distinction reçue entre trois formes du sens linguistique : le sens proprement dit, l'acception et l'emploi (RASTIER, 1987, p. 65-70). La présente étude y aura recours. Elle se met également dans le sillage d'une analyse sémantique que Greimas a faite de la notion de « tête » (GREIMAS, 1966, p. 43-50), justement à partir de l'article du dictionnaire de Littré quant à ce mot. Après avoir réparti les définitions en deux inventaires et établi pour chacun d'entre eux les relations sémantiques entre les définitions, Greimas dessine la « figure nucléaire » de la notion en dégagant dans un premier temps, par le moyen d'une décomposition sémantique, un noyau de sens : « extrémité » pour les définitions du premier inventaire, « sphéroïdité » pour celles du second ; en reformulant, dans un deuxième temps d'analyse, ces noyaux sémantiques de manière à rendre compte de l'ensemble des définitions du mot, le sémanticien obtient la composition de sèmes « extrémité + supérativité » :

La lecture un peu plus attentive des occurrences du second inventaire montre que tous les contextes cités comportent, de façon plus ou moins implicite, le noyau sémique déjà décrit [pour le premier inventaire] : en effet, dans les classes β) et γ), le mot *tête* signifie sans conteste « partie du corps » ; mais, pour qu'il puisse le faire, il faut d'abord que la tête soit conçue comme « extrémité supérative », que *tête* ait *pieds* pour répondant. (GREIMAS, 1966, p. 48)

Enfin, je mets cette étude à l'écoute des principaux dictionnaires de la langue française qui ont vu le jour au xx^e siècle car, depuis Littré, les lexicographes ont fait preuve d'un souci croissant d'organisation des articles. Le *Larousse du xx^e siècle* propose, pour l'article qu'il consacre au *monde*, huit sous-entrées généralistes, à quoi s'ajoutent huit acceptions spécialisées (antiquité romaine, blason, géographie, horticulture, maritime, minéralogie, philosophie et technique), quatre catégories de compléments (locutions diverses, allusions littéraires, proverbes et synonymes) et une notice relative à l'iconographie associable au mot (AUGÉ dir., 1931, p. 936-937). Les vingt-huit sens de Littré s'y retrouvent à peu près, mais ils sont désormais répartis dans des catégories elles-mêmes hiérarchisées. Le « *Grand Robert* » offre un article encore plus nettement architecturé : de grandes sections divisent l'article en trois ensembles de définitions, dans lesquels sont regroupées quatre à six acceptions et locutions (ROBERT, 1974, p. 470-473). Finalement, le *Trésor de la langue française* (1985, pour le tome 11 où apparaît l'article relatif à *monde*), dictionnaire consulté dans la version disponible en ligne (TLFi), offre à la fois la structuration la plus poussée de la notion, en même temps que la variété sémantique la plus large depuis Littré. C'est de l'article de ce dictionnaire que je partirai. Son analyse tiendra en quatre tâches consécutives :

1. expliciter les critères de la structuration ;
2. rendre compte des effets sémantiques de cette structuration ;

3. avancer une hypothèse relative aux traits sémantiques récurrents, « noyau sémique » (selon Greimas) ou « sèmes spécifiques » (selon Rastier), de la notion ;
4. vérifier cette hypothèse en l'appliquant aux locutions verbales, c'est-à-dire aux emplois de la notion qui tendent à entrer dans le lexique commun.

L'analyse sera globalement conduite en suivant la méthode contenue dans *Sémantique interprétative*, bien qu'on empruntera également lors de la première étape, pour la commodité de l'exposition, le concept de synecdoque avancé par le Groupe μ (1970).

3. Structuration des sens de la notion de monde dans le *TLFi*

En dépit d'un travail évident de structuration, les éditeurs du *TLFi* ne sont pas aussi explicites qu'on le souhaiterait sur la manière dont ce travail a été fait. En particulier, l'architecture en cinq, voire six niveaux hiérarchiques³ ne donne lieu à aucune explicitation. Non seulement des définitions peuvent apparaître à n'importe lequel de ces niveaux (sans pourtant que tout item d'un niveau donné reçoive une définition), mais encore un même type de lien sémantique (exemples de lien : *par métonymie*, *par métaphore*) peut apparaître entre des définitions appartenant au même niveau hiérarchique comme entre des définitions de niveaux différents.

Dans la préface qu'il a donnée au dictionnaire, Paul Imbs reconnaît d'ailleurs que les efforts de structuration n'ont pu aboutir à une structure identique, immédiatement lisible à travers l'architecture hiérarchique, pour chaque entrée. La cause principale en est la variété des critères à prendre en compte dans l'« analyse distributionnelle », c'est-à-dire l'analyse de la polysémie d'un mot en fonction d'usages eux-mêmes différenciables : distribution du sens par domaines thématiques ou situationnels, par catégories du discours, tours syntaxiques, conditions sémantiques, traits stylistiques et traits rhétoriques, notamment. L'« analyse componentielle » en sèmes est, selon Imbs, nécessairement postérieure à l'analyse distributionnelle (IMBS, 1971, p. xxxv). Là encore, l'ordre des différents sens qu'elle relève n'est pas réglé selon une procédure systématique des opérations effectuées (suppression ou adjonction de sèmes) mais varie selon les mots considérés :

Les changements de sens à l'intérieur d'un champ de signification se traduisent par des additions ou des suppressions (ou par les deux à la fois) de sèmes. Lorsque de *femme* « être humain de sexe féminin » on passe à *femme* « épouse », on ajoute au sens 1 le sème « unie à un homme par le mariage » (ou la variante : « qui peut être unie à un homme, par le mariage ») ; lorsque de *fille* « enfant du sexe féminin » on passe à *fille* « prostituée », on ajoute en outre une valeur (péjorative) aux sèmes précédents. Au contraire lorsque de *homme* « être humain de sexe masculin » on passe à *homme* « être humain », on retranche le sème « de sexe masculin ». L'addition de sèmes équivaut donc le plus souvent à un

3. 1^{er} niveau : I, II, etc. ; 2^e niveau : I.A, I.B., etc. ; 3^e niveau : I.A.1., I.A. 2. etc. ; 4^e niveau : I.A.1.a), I.A.1.b), etc. ; 5^e niveau (plusieurs variantes) : I.A.1.a) – *P. métaph.*, I.A.1.a) – *Loc. verb.*, etc. ; 6^e niveau : I.A.1.a) – *Loc. verb.* , ♦, ♦...

contenu sémique plus concret, la soustraction d'un sème aboutit au contraire à un contenu abstrait (IMBS, 1971, p. xxxv).

Il en résulte notamment que la distinction entre sens, acception et emploi, quoique affleurant dans cette préface, n'est jamais clairement explicitée⁴ ; pas davantage elle ne paraît s'appliquer de façon systématique dans le dictionnaire à la distinction des différents niveaux de structure d'une entrée.

Dans la troisième colonne du tableau ci-dessous sont reprises toutes les définitions de l'entrée « monde » du *TLFi*, sans leurs exemples ni les locutions verbales afférentes. La seconde colonne affiche la numérotation structurelle de l'entrée (donnant pour chaque définition sa place dans la hiérarchie), avec la mention éventuelle d'un lien distributionnel, tandis que la première propose un numéro d'ordre simple. La dernière colonne fait montre d'une analyse componentielle. Pour cette analyse, on explicite laquelle des opérations (adjonction particularisante ou suppression généralisante de sèmes) est effectuée, en précisant entre parenthèses quelle définition est prise pour point de départ pour cette opération et en caractérisant en outre le cadre de référence, somme ou produit logique, selon lequel cette opération a lieu. Comme le propose le Groupe μ , la matrice de base de ces opérations conduit à quatre types de synecdoques : particularisante π (du tout à la partie), généralisante π (de la partie au tout), particularisante Σ (du genre à l'espèce), généralisante Σ (de l'espèce au genre). Cette matrice permet de rassembler dans un modèle théorique unique l'analyse componentielle des définitions avec l'analyse distributionnelle dite « sémantique » des usages. Toujours suivant le Groupe μ , la métonymie est caractérisée par une opération de suppression – adjonction sur le mode π (différemment, donc, de son emploi dans le *TLFi*), la métaphore, par le même type d'opération double, mais sur le mode Σ (GROUPE μ , 1970, p. 108).

1	I.A.1.	Ensemble constitué des êtres et des choses créés ; l'univers, le cosmos.	
2	I.A.1. <i>En part.</i>	Ensemble de tout ce qui existe sur terre, perçu par l'homme et le plus souvent en opposition avec lui.	Syn. p. Σ (1)
3	I.A.1.a)	Ensemble constitué par la terre et les astres, conçu comme un système	Syn. p. π (1)
4	I.A.1. a) ... et <i>p. méton.</i> ⁵	... système planétaire de la terre.	Syn. p. π (3)
5	I.A.1.b) <i>P. ext.</i>	Tout astre ou corps céleste considéré comme un univers propre.	Syn. g. Σ (4)
6	I.A.2. <i>P. exagér.</i>	Ensemble complexe et important considéré par exagération comme une réduction de l'univers.	Syn. g. π (1) Syn. p. Σ (15)
7	I.B.1.	La terre	Syn. p. π (1)
8	I.B.1. ... et <i>p. méton.</i>	... la surface de la terre où vivent les hommes.	Syn. p. π (7)
9	I.B.2. <i>P. méton.</i>	Partie du globe terrestre.	Syn. p. π (7)
10	I.B.3.	La terre considérée comme le séjour de l'homme	Syn. p. Σ (7)

4. Certaines formules laissent même penser que les termes sont parfois interchangeables : « La permanence d'au moins un sème à travers les divers sens ou acceptions d'un mot polysémique » (IMBS, 1971, p. xxxv) ; « elle s'établit entre deux sens ou acceptions de chacun des mots, et non entre deux aires complètes de signification » (p. xxxvi).

5. On a admis la présence de deux définitions distinctes lorsque la phrase comprend une incise signalant une distribution selon un trait rhétorique (ici, *p[ar] méton[ymie]*).

11	I.B.3. ... et <i>p. méton.</i>	... la vie	Syn. Σ (10)
12	I.C. <i>PHILOSOPHIE 1.</i>	Ensemble de choses ou de concepts d'un même ordre, considérés dans leur totalité et constituant un aspect de l'univers.	Syn. Σ (1)
13	I.C. <i>PHILOSOPHIE 2.</i>	Ensemble de choses, de concepts ou d'êtres formant un univers particulier, une société à part.	Syn. Σ (12)
14	II. <i>P. méton. A.1.</i>	La communauté, la société des hommes vivant sur terre.	Méton. (10)
15	II. <i>P. méton. A.2.</i>	La société des hommes telle qu'elle se présente à une époque donnée dans un milieu géographique et socio-économique déterminé.	Syn. π (14)
16	II. <i>P. méton. B.</i>	La vie des hommes en société sur terre.	Syn. Σ (11)
17	II. <i>P. méton. B. 1. RELIGION a)</i>	La vie des hommes ici-bas.	Syn. Σ (16)
18	II. <i>P. méton. B. 1. RELIGION a) P. méton.</i>	Ensemble des activités profanes, qui constituent la vie séculière par opposition à la vie monastique.	Syn. Σ (17)
19	II. <i>P. méton. B. 1. RELIGION b)</i>	La vie de l'au-delà.	Syn. Σ (16)
20	II. <i>P. méton. B. 2. Absol.</i>	La haute société, la société des gens qui aiment luxe et divertissements.	Syn. π ou Σ (15)
21	II. <i>P. méton. B. 3</i>	Les gens, les individus.	Syn. π (14)
22	II. <i>P. méton. C.</i>	Classe, groupement social constituant une communauté à part.	Syn. π (14)
23	II. <i>P. méton. C. En partic. A)</i>	Milieu social auquel on appartient.	Syn. π (14)

Tableau 1 : Architecture des définitions de *monde* dans le *TLFi*

En synthèse, l'ordre suivi par le dictionnaire opère régulièrement par adjonction particularisante de sèmes, soit sous forme de tout à partie (surtout dans la section I), soit sous forme d'aspect général à aspect particulier (surtout dans la section II). Entre les deux grandes sections, le lien est métonymique, mais ce lien se rapporte plus particulièrement au sous-groupe I.B. (relatif à la terre). En faisant de ce rapport métonymique l'axe central de la structuration de la notion, il conviendrait de considérer que les définitions groupées sous I.A. (relatif à l'univers) effectuent une généralisation π de I.B., tandis que les définitions groupées sous I.C. (relatif aux ensembles), effectuent une généralisation Σ vis-à-vis de I.A.

Afin de déterminer la nature des rapports entre groupes définitionnels, reportons-nous d'abord à la distinction que Rastier pose entre le *sens* et l'*acception* : des sens différents par au moins un sème inhérent, des acceptions, par un sème afférent socialement normé (RASTIER, 1987, p. 69). Un indice de démarcation entre sème inhérent et sème afférent socialement normé dans l'analyse est qu'un sème inhérent trouve aisément à s'opposer à un autre sème inhérent au sein d'une catégorie minimale (le taxème), ce qui n'est pas le cas d'un sème afférent. On peut alors produire des analyses des définitions par sèmes (génériques comme spécifiques, notés *sg* et *sp*) inhérents, en observant lorsque ces sèmes diffèrent d'une définition à l'autre.

On constate qu'entre I.B. et II.A., le rapport est celui de deux *sens*, car ils ont des sèmes génériques inhérents distincts :

I.B. (déf. 8) : La surface (= sp1) de la terre (= sg1) où vivent les hommes (= sp2).

II.A. (déf. 14) : La communauté (= sg2), la société (= sg2) des hommes vivant sur terre (= sp2).

Dans I.B., la terre s'oppose à l'espace infini ; dans II.A., la communauté et la société s'opposent à l'environnement spatial, voire à la nature.

Selon le même type d'analyse, entre les définitions principales de la section I, les rapports sont tantôt de sens, tantôt d'acceptions :

I.B. (déf. 8) : La surface (= sp1) de la terre (= sg1) où vivent les hommes (= sp2).

I.A. (déf. 1) : Ensemble (= sg2) constitué des êtres et des choses créés (= sp3) ; l'univers (= sg3), le cosmos (= sg3)

I.C. (déf. 12) : Ensemble (= sg2) de choses ou de concepts d'un même ordre (= sp3), considérés dans leur totalité (= sp4) et constituant un aspect (= sp5) de l'univers (sg3).

Dans I.B., la terre s'oppose à la notion d'« autre planète » ou à celle d'espace, tandis que dans I.A. et I.C., l'univers s'oppose au néant ; le rapport qui s'établit entre ces deux groupes définitionnels sont donc bien de sens différents. En revanche, I.C. conservent tous les sèmes de I.A. ; leur distinction établit ainsi seulement des acceptions différentes.

En résumé, *monde* a trois sens principaux, I.A., I.B. et II., avec une multiplicité d'acceptions et d'emplois, parmi lesquels l'acception philosophique I.C. dérivée du sens I.A.

Profitons de cette étape d'analyse pour justifier les liens indiqués dans deux cas particuliers, à savoir les définitions 6 et 21. Pour la définition 21, le lien se fait avec la définition 14, dont le sème générique est simplement rendu implicite par l'emploi de l'article défini pluriel (*les*) :

II.A. (déf. 14) : La communauté (= sg1), la société (= sg1) des hommes vivant sur terre (= sp1).

II.B.3. (déf. 21) : Les (= sg1) gens (= sp1), les (= sg1) individus (= sp1).

La synecdoque particularisante est donc réalisée non par l'adjonction d'un sème spécifique mais par la dé-lexicalisation du sème générique.

La définition 6 est suivie de trois exemples : *Paris est un monde* (Ac.), *Un navire est un monde [...]* (Audiberti), *La comptabilité, c'est un monde* (Beauvoir). L'indicateur « *par exagération* » précédant la définition est plutôt rare ; il signale apparemment un rapport où la partie (Paris, un navire, la comptabilité) vaut pour le tout (le monde), prétendant en conserver par « réduction » tous les aspects, soit une synecdoque généralisante π . Le rapport serait similaire au rapport entre I.B. (l'univers) et I.A. (la terre), quoique considéré en sens inverse et selon une distinction communément admise entre sens propre et sens figuré. Cependant, il me semble que le dernier exemple (celui de la comptabilité) ne se laisse pas aisément analyser comme la partie d'un tout ; il gagnerait à se donner plutôt pour un cas particulier (donc, comme une synecdoque particularisante Σ) de l'acception du monde comme société humaine « dans un milieu géographique et socio-économique déterminé » (déf. 15). La différence serait alors d'emplois, selon un indicateur syntaxique, puisque l'analyse en sèmes inhérents montre que dans les exemples de la

définition 15, le sème générique est lexicalisé avant le sème spécifique (épithète), alors que dans les exemples de la définition 6, il est placé après, en tant qu'attribut catégoriel.

Ex. de déf. 6 : Paris (= sp1) est un monde (= sg1) ; la comptabilité (= sp2), c'est un monde (= sg1)

Ex. de déf. 15 : Le monde (= sg1) ancien (= sp3) ; le monde (= sg1) civilisé (= sp4) ; le monde (sg1) corrompu (sp5).

5. Effets de sens liés à la structuration

Le dernier cas d'analyse montre à l'évidence que la structuration de la polysémie d'une entrée produit des effets de sens : des usages de la notion de monde sont interprétés en fonction de leur différenciation avec une définition première, dont on peut à l'occasion trouver contestable qu'elle ait servi à cette interprétation.

Cependant les effets de sens les plus intéressants à souligner ne sont pas ceux que l'on peut soumettre ponctuellement à une critique par l'analyse. Deux effets de sens généraux méritent d'être soulignés : d'une part, une description du monde conduite dans l'esprit de la philosophie naturelle ; d'autre part, une prépondérance quelque peu voilée des emplois absolus de la notion.

L'intuition, confirmée par la recherche sur Google des images associées à *monde*, conduit à supposer que le sens I.B. est plus largement répandu que le sens I.A. Qu'est-ce qui peut avoir poussé le lexicographe à donner néanmoins à ce dernier la primauté ? L'attestation historique n'en fournit pas le motif : les trois sens principaux de la notion de monde sont contemporains, apparaissant dans la première moitié du XII^e siècle et demeurant en usage jusqu'aujourd'hui. On a vu par ailleurs, de l'aveu de Paul Imbs, que l'analyse componentielle ne produit pas dans le *TLFi* un ordre déterminé d'avance pour toute entrée. Serait-il dicté par des considérations externes à la lexicographie ? En fait, cet ordre est conforme à la manière dont les philosophes de l'antiquité ont organisé leurs grands traités : du général au particulier, du cosmos à la société, de la physique à l'éthique. À cet égard, le « *Grand Robert* » se montre le plus éloquent, puisqu'il n'hésite pas à faire suivre une première définition, dénuée d'exemples, directement par une autre qui expose une acception technique, en l'occurrence *astronomique*, à laquelle succède encore une autre acception spécialisée, la *philosophique*, avant que le lexicographe ne se décide à rapporter des usages « [Dans le lang. courant] ». Pourtant, le monde n'est nullement à l'origine une notion technique qui se serait ensuite banalisée. L'ordre donné aux définitions, avec les sens principaux qu'elles soutiennent, paraît dès lors, sinon arbitraire, du moins dénoter un préjugé, où les déterminations linguistiques cèdent le pas à des considérations encyclopédistes.

En ce qui concerne le second effet de sens dont il convient de rendre compte, il est utile de s'interroger sur la présence, à la tête de la définition 20, du marqueur *Absolument*. Ordinairement, ce marqueur est censé désigner un emploi grammatical particulier. Or, si telle était la signification à lui conférer, il pourrait être placé devant la plupart des définitions de *monde*. La présence d'un article défini, dans ces définitions comme dans les usages produits en exemples, suffit à s'en convaincre : c'est en effet le syntagme *le monde* qui est en usage, tel que celui-ci vaut, indifféremment, pour *l'univers*, *le cosmos*, *la terre*, *la vie*, *la communauté des hommes*, *la société*, *les gens*, *les individus*. À chaque fois, l'emploi absolu s'impose comme le plus naturel. Il est mentionné à la définition 20 uniquement parce que le « beau monde » doit

nécessairement se concevoir, pour le lexicographe, comme partie d'un ensemble plus large et que ce serait seulement selon un emploi particulier qu'il est désigné de la même manière que cet ensemble ; autrement dit, la mention « *Absol.* » ne vise pas tant ici un emploi grammatical particulier qu'un emploi sémantique particulier, celui d'une synecdoque particularisante π . Il n'empêche que ce lien de synecdoque particularisante est applicable à bien des emplois de la notion. De fait, les trois sens principaux de la notion de monde activent cet emploi absolu ; ils se donnent pour absolus *en dépit* de leur pluralité même, et de la polysémie qu'ils impliquent pour cette notion.

On sent ici, chez le lexicographe du *TLFi*, comme une réticence. La définition¹⁰ laisse d'abord entendre un objet catégorisable, un « ensemble » parmi d'autres ensembles possibles ; mais les syntagmes ensuite apposés (« l'univers, le cosmos ») démentent cette possibilité catégorielle : le monde est bien un singleton, c'est-à-dire une classe comprenant un élément unique. Le paradoxe est alors de reconnaître que cette classe notionnelle *varie*, par les usages du mot, selon le sens même qui lui est attribuable.

La structuration guide la lecture de l'article vers une conception générale de la notion de monde. Compatible avec son acception philosophique, elle la donne pour une classe d'objets hiérarchisés, du plus grand au plus petit, du plus général au plus particulier, la classe elle-même ayant parmi les définitions une place réservée à part (acception I.C.). Cette hiérarchie est en outre donnée selon un lien d'imbrication, c'est-à-dire comme une somme d'objets, d'où la mention récurrente *par métonymie*, comme si le seul emploi littéral de *monde* était celui défini en I.A.

Pourtant, l'analyse componentielle a révélé que le sens produit en I.B. est le véritable point d'articulation à partir duquel peut se raisonner les différenciations sémantiques de la notion. Cette différenciation, loin de donner à voir un ensemble de mondes possibles, égrène une série de mondes *impossibles*, chacun des sens de la notion, plusieurs même de ses acceptions, visant par un emploi absolu au monopole du mot. Selon la théorie des mondes possibles, on devrait pouvoir ajouter *terrestre* ou *humain* à chaque fois que les sens I.B et II sont allégués. Le *Tableau synoptique de l'histoire du monde pendant les cinquante derniers siècles* de Louis-Henri Fournet (Paris, Sides, 1986) et *Les restaurants dans le monde et à travers les âges* d'Alain Huetz de Lemps (Paris, Glénat, 1990), que je prends presque au hasard comme des exemples de ces sens, montrent à l'évidence le caractère *inapproprié* d'une telle inférence ; car il n'y a pas d'autre histoire du monde à considérer que celle de la terre, ni d'autres restaurants ailleurs que dans le monde humain... sinon par des œuvres de fiction — on y reviendra dans les conclusions.

6. Noyau sémique de la notion de monde

Suivant la conception aristotélicienne, toute définition est censée être dotée d'au moins un sème générique (le genre) et d'au moins un sème spécifique (la différence spécifique). Il en est bien ainsi des définitions de *monde* dans le *TLFi*. En collectant leurs sèmes spécifiques, peut-on déterminer un noyau sémique pour la notion de monde ? L'hypothèse est plausible, quoique l'analyse ne saurait être automatique. Les sèmes qui expriment la différence spécifique dans chaque définition demanderaient à être eux-mêmes soumis à une analyse componentielle. Par exemple, à partir des sèmes spécifiques *vie* et *homme*, il conviendrait de proposer les analyses « organisation + animé » et « être + animé + raisonnant » pour dégager un sème spécifique commun aux définitions 10 et 11.

Pourtant, on parviendrait difficilement par ce moyen à dégager un noyau sémique qui soit compatible avec *tous* les sens et acceptions de *monde*. La cause en est dans le lien métonymique articulant I.A. avec II. On ne saurait en tout cas en calquer l'analyse sur celle réalisée par Greimas, car le lien entre les deux inventaires de *tête* est métaphorique. Or les opérations sémantiques qui rendent compte de la métaphore supposent un commun dénominateur entre deux zones de sens ; c'est ce commun dénominateur qui constitue le noyau sémique propre à la notion de tête dans tous ses usages. En revanche, lorsqu'elles dépendent d'un lien métonymique, les deux zones de sens utiles à l'interprétation d'usages différenciés ne connaissent pas d'intersection mais demandent à être incluses toutes deux dans un ensemble plus large. Soit, suivant les représentations graphiques proposées par le GROUPE μ (1970, p. 118), deux ensembles en intersection pour la métaphore, deux ensembles co-inclus dans un troisième pour la métonymie.

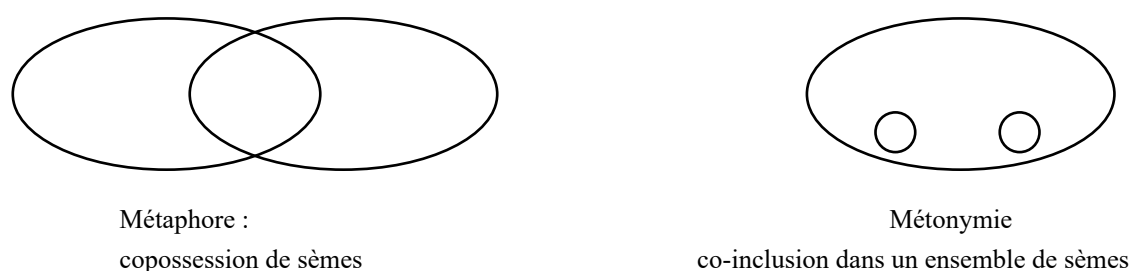


Figure 1 : Analyse componentielle pour la métaphore et la métonymie

Dans le cas qui nous occupe, celui du lien métonymique, il est toutefois possible de dégager des sèmes spécifiques qui assurent le *passage* de l'une des zones incluses à l'autre. Pour reprendre un exemple classique : dans *Prenez votre Grevisse*, un lien métonymique est établi entre le grammairien Maurice Grevisse (1895-1980) et un exemplaire du fameux manuel dont ce grammairien est l'auteur ; le passage entre les deux zones de sens est rendu plausible par l'« auctorialité » : qualité potentielle d'un grammairien, propriété attribuable par défaut aux livres, y compris lorsque ceux-ci sont considérés comme des objets matériels. Mais si ce sème est spécifique, il ne l'est certes pas *en langue* ; il est activable dans les deux zones par afférence socialement normée.

Quels sont les sèmes de passage permettant l'établissement d'un lien métonymique entre les sens des deux grandes sections de l'article du *TLFi* relatif au monde ? Mon hypothèse est que les sèmes « situabilité » et « appropriabilité » constituent des sèmes spécifiques par afférence socialement normée communs à presque tous les sens de la notion de monde — je dis *presque* parce que l'acception philosophique (I.C.) y fait exception. Les paragraphes qui suivent tentent une justification de cette hypothèse.

La première section met en avant des sémèmes (« univers », « cosmos », « terre », « système planétaire », « astre », « corps céleste », « globe terrestre ») qui comptent la spatialité parmi leurs sèmes génériques, mais ces sémèmes occupent le plus souvent une fonction locative par rapport à un autre sémème (« êtres et choses », « l'homme », « les hommes »). La spatialité offre ainsi une *environnement* vis-à-vis d'un autre sémème. Dans la seconde section, l'accent mis sur le caractère social et communautaire offre pareillement à la vie de l'homme, et des hommes, un

environnement ; ce dernier n'implique pas de localisation mais il a une fonction de détermination attributive pour l'homme, son statut vis-à-vis de ses semblables et ses activités. Dans tous les cas, la notion de monde rend les choses situables, et ces « choses », le plus souvent, y compris dans la section I., désignent l'être humain, tout ou partie.

L'emploi absolu régulièrement en usage pour la notion de monde indique en outre, à l'égard de l'homme, ou de tout être, que ces fonctions tendent à la réciprocité des places : si l'homme est situé par le monde, le monde est lui-même situé par l'homme (en tant que lieu de son séjour aussi bien qu'en guise de lien social), ou bien l'homme est l'attribut du monde (il n'y a pas d'autre monde que celui que l'homme caractérise) comme le monde est l'attribut de l'homme. Cette co-appartenance est marquée généralement par l'emploi de l'article défini mais peut être exacerbée par l'emploi d'un démonstratif (*ce monde*) ou d'un possessif (*son monde*, pour désigner la famille ou le personnel de maison). Le monde est à la fois approprié (adéquat) et objet d'appropriation (de possession). Posons alors que l'« appropriabilité » est ce qui permet de spécifier sa fonction localisatrice ou attributive.

7. Analyse des locutions verbales

Les locutions verbales, très nombreuses dans les articles de dictionnaire dédiés au mot *monde*, constituent un bon observatoire pour la vérification d'une hypothèse portant sur les sèmes spécifiques afférents socialement normés. Comme le sens unitaire qui leur est conféré peut neutraliser des sèmes inhérents à la notion, il est d'autant plus intéressant de constater la présence des sèmes du noyau sémique pour expliquer le choix du mot *monde* plutôt qu'un autre voisin.

Afin qu'on ne me soupçonne pas de mettre de côté des cas gênants, je propose une analyse exhaustive, quoique succincte, des locutions verbales de l'article du *TLFi*, en les prenant dans l'ordre de leur apparition. Je me permettrai simplement de regrouper parfois certaines locutions, lorsque le lexicographe les a mises lui-même sous la dépendance d'une même acception.

I.A.1. *Se considérer comme le centre du monde ; se prendre pour le nombril du monde ; décrocher des mondes*. Il s'agit dans ces expressions de s'accaparer une situation générale, de faire indûment sien un environnement commun.

I.A.2. *C'est un monde !* Le *TLFi* a ce commentaire : « c'est exagéré, incroyable ». Aussi bien pourrait-on paraphraser par *c'est inapproprié*⁶. L'expression est évidemment antiphrastique, car le monde est ordinairement bien organisé.

I.A.2. *Il y a un monde entre qqc. et qqc., qqn et qqn*. La « distance énorme » qu'évoque le commentaire du *TLFi* donne à lire une paraphrase encore métaphorique. Une situation appropriable (par chacun) ou appropriée (pour chaque chose) oppose deux éléments mis en comparaison.

I.B.1. *Champion du monde, championnat du monde, record du monde*. Renvoient à une activité socialisée dans un environnement globalisé (*i.e.* dont on a admis, fait sien la globalité). À comparer avec des expressions objectivantes : *le meilleur temps absolu, la meilleure performance absolue ; du monde* rend compte d'une sanction intersubjective, sociale.

I.B.1. *Au bout du monde*. Désigne un lieu destiné à être habité.

6. Et sans doute vaudrait-il mieux s'en contenter car, de ce que le sens I.A.2. soit interprété « par exagération » du sens I.A.1., il ne s'ensuit pas que *monde* puisse signifier le résultat d'un acte d'exagération.

I.B.1. *Depuis que le monde est monde*. À comparer avec *depuis l'origine* ; introduit dans la mesure temporelle un jugement intersubjectif, une mesure appropriable.

I.B.1. *Le monde est petit*. L'environnement social dans lequel quelqu'un est situé ne coïncide pas avec son environnement spatial.

I.B.2. *L'ancien monde ; le vieux monde ; le nouveau monde* : respectivement, environnement qui n'est plus approprié, qu'on s'est approprié, qui est à s'approprier.

I.B.3.a) *Mettre au monde*. *Mettre* suppose une action située.

I.B.3.a) *Ne plus être de ce monde*. Outre l'acception religieuse, *ce monde* est susceptible d'être interprété comme le monde que nous connaissons, que nous nous apprions.

I.B.3.a) *Venir au monde*. Ne peut avoir pour sujet qu'un être humain (au contraire de *venir au jour*). Comme dans *venir à son heure*, *venir à temps*, le verbe *venir* a un sens d'auto-présentation.

I.B.3.a) Être seuls au monde ; rien au monde ; personne au monde ; pour rien au monde. Suggère une comparaison, donc un jugement intersubjectif, alors même que l'on affiche un degré superlatif, absolu.

I.B.3.b) [*La plus belle fille, le meilleur homme*] *du monde*. *Avoir toutes les peines du monde*. Même interprétation que le cas précédent. Comparez avec *le meilleur produit sur le marché* ; *le meilleur enseignant de la faculté* ; *avoir toutes les difficultés* (jugements absolus objectivants).

II.A.1. À la face du monde. Paraphrase dans le TLFi : « *Ouvrtement* ». *Disons plus explicitement : publiquement, la société étant la situation appropriée pour l'acte ou l'état en question*.

II.A.1. *Il faut de tout pour faire un monde*. Commentaire passablement contestable du TLFi : « *Il faut que toute chose existe* ». *De tout* a un sens distributif : tel type d'être, de chose, et son opposé. L'expression rapporte la volonté d'appropriation à une éthique ou à une logique.

II.A.1. *Ainsi va le monde*. Jugement portant sur l'adéquation (éventuellement de manière antiphrastique).

II.A.1. *C'est le monde à l'envers*. Jugement portant sur un caractère inapproprié. Le syntagme *Mondes à l'envers* que Rastier a donné pour titre à un de ses récents ouvrages (RASTIER, 2018) présente un conflit sémantique, car la pluralité des mondes est incompatible avec l'appel à une norme unique impliqué dans la locution à laquelle il fait allusion. Plus précisément, *monde*, dans cette locution, a pour sème spécifique la singularité, que contredit le grammème du pluriel, alors que *à l'envers* a pour sème spécifique la dualité dans une unité.

II.A.2. *Le tiers monde*. *Tiers* renvoie à une inappropriation, à ce qui est laissé en berne, n'est pas situé. Cf. la déclaration de l'introduit de cette locution, le démographe Alfred Sauvy : « [...] oubliant trop souvent qu'il en existe un troisième, le plus important. [...] Ce Tiers Monde ignoré, exploité, méprisé... »⁷.

II.A.2. *Le quart-monde*. Comme dans l'expression précédente, le sens y est antiphrastique. Inventée par le père Joseph Wresinski en 1969, elle désigne la « couche de population la plus

7. Alfred Sauvy, « Trois mondes, une planète », *Vingtième siècle*, n° 12, 1986, p. 81. Paru initialement dans *L'Observateur*, 14 août 1952, p. 5.

défavorisée, ne disposant pas des mêmes droits que les autres » (*Wikipédia*, article « quart-monde » ; consulté le 15 octobre 2021). L'expression fait allusion aux « cahiers du *quatrième ordre*, celui des pauvres journaliers, des infirmes, des indigents, rédigé au moment des États généraux de la France de 1789 » (*ibid.*), c'est-à-dire à une population exclue du tiers état (la bourgeoisie) comme elle l'était, cela va sans dire, des deux premiers ordres (la noblesse et le clergé).

II.B.1.a) *Le prince de ce monde. La perfection n'est pas de ce monde.* L'acception religieuse prévoit en effet deux mondes (ici-bas et *l'autre monde*), mais le déictique suffit à montrer la différence de statut entre eux. Ce n'est donc pas à proprement parler une pluralité de mondes qui est ainsi conçue. Rejoint dès lors le cas du *monde à l'envers*. (Cf. aussi, en anglais, l'expression « this side of » que le traducteur français de F.S. Fitzgerald a judicieusement traduit par « l'envers du [paradis] »).

II.B.1.b) *Expédier dans l'autre monde.* Sécularisation, potentiellement dévalorisante, de l'acception religieuse. L'« autre monde » n'est pas approprié aux actes d'assassinat. À nouveau, une expression antiphrastique, ironique.

II.B.2. *Demi-monde.* Antiphrastique (voir *tiers monde*, *quart-monde*).

II.B.2 *Homme, femme, gens du monde ; savoir son monde ; faire son entrée dans le monde.* Dénote une situation sociale à laquelle il importe d'appartenir ou qu'il convient de s'approprier.

II.B.3. *Un monde, du monde (équivalent, précise le TLFi, à « un grand nombre de personnes » (il y avait du monde) ; un monde + compl. d'objet déterminatif ; avoir du monde ; tout le monde.* Implique une situation.

II.B.3. *Monsieur Tout le Monde.* Met l'accent sur le caractère approprié d'un quidam à son environnement social.

II.B.3. *Se moquer, se foutre du monde ; tromper son monde.* Implique à la fois une situation et son caractère appropriable (la manipulation étant une forme aiguë d'appropriation).

II.B.3. *Il y a du monde au balcon.* L'expression est intéressante à analyser car elle est la seule à intégrer la notion de monde dans une métaphore. Elle met en rapport trois champs sémantiques : la maison, la terre et la femme, les deux derniers étant activés par afférence socialement normée. Les liens métaphoriques entre les deux isotopies afférentes peuvent se paraphraser de cette façon : les seins séjournent dans le corps de la femme comme les hommes à la surface de la terre. Le partitif *du monde*, indiquant un grand nombre, est facétieux en raison de la situation dans un environnement clos et relativement exigü.

II.C. *Être du même monde.* Les sèmes spécifiques « situabilité » et « appropriabilité » deviennent ici inhérents. Cette promotion mérite d'être signalée dès lors que l'acception II.C. est, en dehors des deux acceptions spécialisées (la philosophique et la religieuse), la seule à faire usage de la notion de *monde* en impliquant l'existence de plus d'un monde. Les deux acceptions spécialisées demeurent ainsi entièrement séparées des autres sens de la notion.

Le passage en revue des locutions verbales a pu ainsi confirmer la plausibilité de l'hypothèse d'un noyau sémique de la notion composé des sèmes « situabilité » et « appropriabilité », tels que ces sèmes permettent de rendre compatibles, sans les écraser l'un sur l'autre, un sens « environnemental » et un sens « social » du monde.

8. Conclusions

La polysémie de la notion de monde présente un paradoxe : l'usage ordinaire fait que chaque acception, ou presque, exclut la possibilité des autres et se donne au contraire comme unique. On peut présenter ce paradoxe selon la distinction fré géenne du sens et de la référence. Les noms communs ont en général un sens et un ensemble de référents dont ils constituent la classe ; par exemple, le mot *planète* a un sens et un ensemble de référents (Terre, Vénus, Mars...) qu'il permet d'identifier en tant que classe. Dans le cas de *monde*, l'ensemble des référents possibles (l'univers, la terre, la société des hommes) ne donne pas avec vraisemblance la notion de monde pour leur classe. Les noms propres ont quant à eux un référent unique mais plusieurs sens : *Vénus* réfère à un seul objet mais peut signifier autant l'étoile du soir que l'étoile du matin. Dans cette optique, on pourrait considérer que *monde* fonctionne comme un nom propre (alors que c'est un nom commun), tandis que ces sens seraient désignés par des noms propres (la Terre, l'Univers).

Pour évoquer un dernier élément de comparaison : certains noms propres, notamment les prénoms, ont plusieurs référents (KLEIBER 2016). Pour cette raison même, la plupart des logiciens refusent de les prendre pour tels, au lieu de quoi ils tiennent ces expressions pour homonymiques. Or, dans le cas de *monde*, on n'a pas affaire à une homonymie. La structuration des définitions dans les principaux dictionnaires en témoigne : chaque sens, acception ou emploi peut être corrélé, grâce à la conservation de sèmes génériques ou spécifiques inhérents, à au moins un autre sens. Il s'ensuit que la notion elle-même est structurable en deux grands champs sémantiques, l'un environnemental, l'autre social. L'analyse componentielle montre de surcroît que la polysémie de la notion laisse la possibilité d'un noyau sémique applicable à tous les sens et toutes les acceptions propres aux usages communs. La notion de *monde* est ainsi multi-référentielle et polysémique, tout en se comportant, à certains égards, comme le font les noms propres.

Cet aspect particulier de la polysémie de *monde* isole doublement l'acception philosophique. D'une part, l'acception philosophique est la seule à ne pas actualiser les sèmes spécifiques afférents qui se dégagent des autres acceptions et des locutions verbales ; c'est aussi la seule acception qui, selon le *TLFi*, ne produit pas de locutions verbales, indice probant de ce qu'elle reste circonscrite à un usage technique. D'autre part, l'acception philosophique neutralise le paradoxe sémantique de la notion en en faisant une classe nominale apte à rassembler n'importe quel ensemble, pourvu que celui-ci ait un caractère totalisant et qu'il révèle un « aspect de l'univers » — définition éminemment accueillante (toute fondée qu'elle soit) pour ce qui est supposé pouvoir s'employer comme un *concept* philosophique.

Il arrive toutefois que les philosophes s'inquiètent de la maximisation qu'ils ont accordée à la conception du monde. Le monde ne mériterait-il pas finalement qu'on lui prête quelque singularité ? Les préoccupations d'un Goodman rejoignent évidemment à cet égard celles de tous les philosophes analytiques : elles sont uniquement orientées par des contraintes relatives à la vérité et aux « faits » (ces faits provenant du monde réel) qui lui servent de garant. Ce souci suffit cependant pour que le philosophe admette que les manières de faire des mondes reviennent à en proposer des versions ou des visions⁸. Parmi les théoriciens de la littérature, d'abord enthousiastes à l'idée d'une multiplicité de mondes qui permette d'inclure des mondes imaginaires, certains

8. "We are confined to ways of describing whatever is described. Our universe, so to speak, consists of these ways rather than a world or of worlds" (GOODMAN, 1978, p. 3).

ont également remis en question la légitimité de ce nombre. Alexandre Gefen, que je rejoins entièrement sur ce point, observe ainsi :

l'immense majorité des écrivains ne proposent pas *un autre monde*, mais une représentation [...] *du monde* et tentent ainsi d'introduire, non dans le monde réel évidemment, mais dans notre univers mental — et non dans celui d'un monde de référence textuel abstrait et tenu à distance par le jeu et les pactes d'indifférenciation — des entités, des lois, des êtres (GEFEN, 2010, p. 301).

Il semble ainsi que le monde fasse retour, jusque chez ceux philosophes et théoriciens de la littérature, qui en avaient rendu la notion débonnairement pluraliste.

On voudrait, pour finir, considérer l'étymologie du mot. Littré adjoint à son article sur *monde* une notice étymologique assez fournie :

Du latin *mundus*, proprement ce qui est ordonné, bien disposé. *Mundus*, ayant les deux sens d'ornement, bon arrangement et de monde, est la traduction du grec κόσμος, qui a aussi ces deux sens. Dans κόσμος, le sens d'orner, d'arranger est le premier, et celui du monde est secondaire, dû, suivant Plutarque, aux pythagoriciens qui considéraient le monde comme un arrangement. La même idée a déterminé l'emploi latin de *mundus* [...] (LITTRÉ, 1874, p. 606).

On observe dans l'étymon la présence du sème spécifique d'appropriabilité, selon la double caractérisation d'une chose appropriée à une fin et d'une chose que l'on fait sienne. L'ornement ou *parure* est l'art de préparer certaines choses, non seulement pour leur donner meilleure apparence, mais aussi pour les rendre plus propres à une fin. Au Moyen-Âge, la notion de parure s'appliquait ainsi aux aliments, dont on enlevait les parties non comestibles. Ce sens se retrouve dans l'emploi adjectival, désormais disparu mais en usage au XII^e siècle, de *monde* : les animaux mondes sont appropriés pour la consommation (laquelle peut bien être vue comme une forme définitive d'appropriation). Dans le même ordre d'esprit, *mundus* désigne également les objets de toilette des femmes ainsi que les outils qui sont à disposition, sous la main. Comment passe-t-on de là au sens de terre et d'univers, sinon en mettant l'homme en son centre ? L'ordre ou arrangement est harmonieux dans la mesure où il permet à l'homme de *se situer*, dans son environnement comme dans l'espace nécessaire à ses besoins élémentaires — se nourrir, s'habiller, se laver (l'étymon de *mundus* signifierait lui-même « mouiller, laver »⁹).

Les textes sont des arrangements de mots, tissant des liens syntaxiques et sémantiques entre eux. Les mots sont situés par ces liens, et sans doute appellent-ils, de la part du lecteur, un effort de projection et d'imagination, afin que la cohésion résultant de ces liens lui en donne une impression, voire une image. La fiction consiste en cet art d'arranger les mots afin de défaire cette impression dans le même temps qu'elle la refait, parfois même à l'envers, comme une Pénélope qui agirait au grand jour. Par conséquent, la notion de monde peut s'y appliquer intrinsèquement, sans avoir à passer par la conception philosophique. Ce serait l'objet d'une autre étude que de montrer comment.

9. Selon Julius Pokorny, cité dans *Wiktionnaire*, entrée *mundus* (consulté le 15 octobre 2021).

9. Références bibliographiques

- AUGÉ, Paul (dir.). *Larousse du xx^e siècle*. Tome 4. Paris : Librairie Larousse, 1931.
- AUSTIN, John. *Sense and Sensibilia*. Oxford : Oxford University Press, 1962.
- BESSON, Anne. *Constellations. Des mondes fictionnels dans l'imaginaire contemporain*. Paris : CNRS Éditions, 2015.
- DOLEŽEL, Lubomír. *Possible Worlds of Fiction and History: The Postmodern Stage*. Baltimore : The Johns Hopkins University Press, 2010.
- GEFEN, Alexandre. « L'usage des mondes ». In : *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Françoise Lavocat (éd.). Paris : CNRS éditions, 2010, p. 293-306.
- GOODMAN, Nelson. *Ways of Worldmaking*. Indianapolis : Hackett, 1978.
- GOODMAN, Nelson. *Manières de faire des mondes*. Nîmes : Jacqueline Chambon, 1992 (réédition : Folio essais, 2006).
- GROUPE μ . *Rhétorique générale*. Paris : Larousse, 1970.
- IMBS, Paul. « Préface ». In : *Trésor de la langue française*. Tome 1, 1971, p. IX-XLVII.
- KLEIBER, Georges. « Noms propres : dénomination et catégorisation ». In : *Langue française*, n. 190, 2016, p. 29-44.
- LAVOCAT, Françoise (éd.). *La Théorie littéraire des mondes possibles*. Paris : CNRS éditions, 2010.
- LEPELTIER, Thomas. *Univers parallèles*. Paris : Seuil, 2010.
- LIROY, Lucien. *Le secret des mondes parallèles*. Cergy : L'Échelle de Cristal, 2006.
- LITTRÉ, Émile. *Dictionnaire de la langue française*. Tome 3. Paris : Librairie Hachette, 1874.
- PAVEL, Thomas. *Fictional Worlds*. Cambridge, MA: Harvard University Press, 1986.
- RASTIER, François. *Sémantique interprétative*. Paris : Presses universitaires de France, 1987.
- RASTIER, François. *Mondes à l'envers*. Paris : Classiques Garnier, 2018.
- ROBERT, Paul. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Tome 4. Paris : Le Robert, 1974.
- RYAN, Marie-Laure. *Possible Worlds, Artificial Intelligence and Narrative Theory*. Bloomington : Indiana University Press, 1991.

10. Autres sources

- LAVOCAT, Françoise. « L'œuvre littéraire est-elle un monde possible ? ». In : *Fabula atelier*, 2009, https://www.fabula.org/atelier.php?L%27oeuvre_litt%26acute%3Braire_est%2Delle_un_monde_possible%3F (consulté le 15 octobre 2021).